

Presentazione

Desideriamo dedicare questo numero di *GEA paesaggi territori geografie* a Claude Raffestin in occasione del suo ottantesimo compleanno. Per Claude Raffestin, il cui pensiero ha marcato la geografia umana francofona, e non solo, l'italianità e il Ticino hanno sempre contato molto. Il geografo ginevrino della territorialità, del potere e del paesaggio ha intrattenuto - e intrattiene tutt'ora - stretti legami con il mondo italofono e ha sempre guardato al sud delle Alpi con simpatia. I contatti con i geografi ticinesi - alcuni dei quali sono stati suoi allievi ai tempi dei loro studi, altri suoi assistenti e altri ancora si sono addottorati con lui - sono ancora intensi. Nel corso degli ultimi decenni, a più riprese, Raffestin è stato invitato in Ticino per lezioni e conferenze. Egli è stato anche esperto di geografia presso il Liceo cantonale di Bellinzona e ha insegnato due anni all'Accademia di Architettura. La nostra rivista (quando era ancora denominata *InfoGEO*) aveva già pubblicato un suo denso testo nel n. 9 del 2000. Si tratta di *Une épistémologie du dialogue avec le réel*, articolo tratto da una lezione da lui tenuta a Bellinzona nel 1998 in occasione di una giornata di studio dedicata alla riforma degli studi liceali e incentrata sulla pluridisciplinarietà nell'insegnamento delle scienze umane.

La potenza dei concetti sviluppati, la sua facilità di integrare e combinare le discipline e di costituire un dialogo tra scienza e letteratura, la sua capacità di problematizzare la riflessione fanno di Claude Raffestin un riferimento impre-

scindibile per i geografi attenti alla dimensione teorica della loro disciplina. Elegante nella scrittura e nella persona, Raffestin è attento anche alle piccole cose e alle figure minute. Lo dimostra la sua passione per il mercato di Porta Palazzo a Torino, di cui egli apprezza la capacità di rappresentare la varietà e la diversità del mondo, ma anche il suo trasporto per il mercato delle pulci di Plainpalais a Ginevra, dove egli ha spesso trovato tra le bancarelle di seconda mano piccole perle editoriali. In questa sede pubblichiamo il testo di una lezione dal titolo *Quels critères pour une géographie de l'Europe* tenuta per i docenti di geografia di Scuola Media, in occasione di un corso di aggiornamento tenuto nel 2005. Si tratta di un testo molto interessante in quanto il modo di affrontare il tema "Europa" da parte di Claude Raffestin rispecchia una modalità perfettamente geografica di vedere il mondo: una riflessione di ampio respiro che, nel contesto attuale caratterizzato dalla banalizzazione, dalla negazione della complessità e dall'emergenza, ci pare quanto mai necessaria.

Dopo aver pubblicato nel numero 32 di settembre 2015 il testo della conferenza tenuta da J.B. Racine in occasione del ventesimo della nostra associazione, con questa uscita di *GEA paesaggi territori geografie*, riprendiamo la frequenza semestrale. Il numero di settembre sarà appunto dedicato ad un approfondimento, l'uscita di gennaio manterrà la formula tradizionale con diversi articoli e una parte dedicata alle informazioni generali e alla presentazione di libri. La prossima uscita a inizio 2017, in corrispondenza con la messa in funzione di AlpTransit, sarà dedicata al tema "regione e trasporti".

Quels critères pour une géographie de l'Europe?

Claude Raffestin

J'espère que ceux qui ont imaginé cette question ont compris qu'il ne s'agissait pas d'une question géographique, mais d'une question philosophique. Non pas seulement parce que Strabon, déjà, prétendait que pour faire de la géographie, il fallait être philosophe même si le mot avait, alors, le sens général de savant.

Question philosophique, donc, dans la mesure où, l'idée de critère a valeur limologique, puisqu'il s'agit de tracer des limites. C'est donc une opération conventionnelle et par conséquent idéologique, dans le sens d'un projet à réaliser. Cela suppose aussi une théorie préalable car sans cette dernière, autrement dit sans programme d'observation, on ne sait ni comment ni quoi choisir. Un système de critères, donc de limites, est toujours l'expression d'un *regere fines* intellectuel sinon politique qui, fondamentalement, est conventionnel et non pas arbitraire. Pourtant, sans explicitation d'une théorie. Théoriser, dans cette perspective, consiste à expliciter la connaissance des connaissances et des pratiques que les sociétés ont eu de cette portion de la surface terrestre, dénommée Europe, et de la mémoire accumulée à son sujet. L'Europe est une entité spatio-temporelle essentiellement variable et, par conséquent, paradoxale parce que ni la géographie ni l'histoire n'en dessinent, seules, le profil.

L'Europe « dit » souvent ce qu'elle n'est pas et « tait » ce qu'elle est. La parole masque autant que le silence. Il ne s'agit pas de vérité ou de mensonge, mais de tout autre chose : d'un en-deçà ou d'un au-delà où se situe cette « région » de la pensée et de l'action. Dans quelle pré-histoire ou dans quelle post-histoire faut-il aller fouiller pour comprendre la genèse ou l'achèvement de ce paradoxe européen? Ni dans l'une ni dans l'autre, pour autant qu'elles existent ou puissent exister, mais dans l'émergence d'une pensée produite par le jeu du mythe et du logos : « *et précisément les premiers penseurs parmi les Grecs (Parménide, fragment 8) emploient mythe et logos dans le même sens* »¹. La présence simultanée du mythe et du logos garantit le questionnement qui est source de renouvellement du sens. Toute la pensée occidentale tourne autour de cet axe des pôles que définissent mythe et logos depuis l'Antiquité grecque jusqu'à aujourd'hui.

Tout à la fois mythe et logos, l'Europe se présente, souvent, à la manière d'une énigme, sans

1 Martin Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?*, Presses Universitaires de France, Paris, 1959, p. 29.

en être une, qui appelle moins de réponses que de nouvelles questions qui, à chaque fois, servent de tremplin à la pensée et à l'action qui font l'histoire. Mais alors, où est l'Europe et surtout qu'est-ce que l'Europe dans ce mouvement incessant des hommes, des idées et des choses? Elle ne se résume pas à ce « petit cap du continent asiatique » comme l'a écrit, après tant d'autres, Paul Valéry, et ne s'épuise pas non plus dans une description géographique à laquelle la carte prêterait ses pouvoirs de représentation.

En tant que figure spatiale, elle se dérobe aux limites précises et aux contours trop nets. Presque toujours, elle est en deçà ou au-delà de ce que semble avoir dessiné les forces telluriques que les hommes appellent nature à laquelle ils demandent la légitimation de leurs folies qui alimentent l'histoire comme par exemple ces fameuses « frontières naturelles » dont la démesure le dispute à l'inanité. Serait-elle davantage une figure temporelle qui forgerait une unité qu'il suffirait de retrouver sous les scories de l'histoire ? Même pas ! De ce côté, là aussi les tentatives sont vaines et sans lendemain : pour quelques fragments homogènes tirés de la « roche mère européenne » combien de fragments asiatiques et africains ont été emportés et déposés par le flot de l'histoire? Combien, pour emprunter une métaphore à la géologie, de transgressions et de régressions d'hommes, d'idées et de choses n'ont cessé de remanier l'Europe : le temps, ce grand sculpteur, selon le mot de Marguerite Yourcenar, n'est pas moins imprévisible que l'espace. L'Europe n'est certainement pas qu'une figure spatio-temporelle, elle est encore, et surtout, une figure philosophique : elle est le continent de la métaphysique, c'est-à-dire précisément celui des questions². La métaphysique serait-elle autre chose qu'un ensemble de questions indéfiniment répétées, sous des formes différentes, autre chose qu'une litanie psalmodiée sur des rythmes variés pour exorciser les peurs et les angoisses toujours présentes? Mais il est arrivé que la métaphysique s'efface devant les vérités révélées de telle ou telle religion dont aucune n'a émergé en Europe mais dont, pourtant, à chaque fois, elle a été profondément marquée.

Paradoxe, l'Europe l'est, jusque dans son mythe éponyme, sans parler des nombreuses variantes de la généalogie d'Europe dont l'une en fait la fille d'Agénor, lui-même fils de Libye par Poséidon, et qui aurait quitté l'Égypte pour se fixer sur la terre de Canaan. Zeus, s'étant épris d'Europe, l'enleva et l'emmena en Crète pour s'unir à elle dans un bois de saules ou, selon d'autres sources, sous un platane. De Zeus, elle eut trois fils : Minos qui fit construire le labyrinthe, tout à la fois figure spatio-temporelle et figure philosophique, Eaque et Rhadamante, juges des Enfers. La suite est connue : Agénor envoya à sa recherche ses fils, dont Cadmos qui partit pour la Grèce et apporta avec lui, selon la tradition, l'alphabet. Cette quête n'est pas achevée et nous sommes, tous, les fils d'Agénor. L'étymologie du nom Europe est controversée. S'agit-il du composé d'origine grecque « eurus » (large) et « ops » (oeil) d'où « aux grands yeux ou s'agit-il d'un mot phénicien « ereb » signifiant « soir » et, par extension, « occident »? Aimée et violentée avec passion par Zeus, elle est une « exilée », une « immigrée », comme tous ceux, probablement, qui finirent dans cette

2 Alexis Philonenko, *L'archipel de la conscience européenne*, Grasset, Paris, 1990.

péninsule planétaire à laquelle elle a légué son nom. Peut-être pas un continent, mais en tout cas une impasse continentale dans laquelle se retrouvent pêle-mêle l'Afrique et l'Asie, vieux socles de cultures dont l'érosion a enrichi l'Europe de sédiments sur lesquels elle s'est construite, souvent sans l'avoir su ou, en tout cas, en l'ayant oublié au fil du temps.

L'Europe ne serait-elle, finalement, qu'une projection de la culture élaborée dans cette zone d'articulation entre l'Afrique et l'Asie? En tout cas, bassin de réception avant d'être un foyer de diffusion, l'Europe est un continent dont l'évolution ne saurait être comprise sans faire référence à l'Asie et à l'Afrique. Mais le terme de continent appliqué à l'Europe est-il bien raisonnable, n'est-il pas quelque peu abusif puisqu'au sens étymologique continent signifie « terre ferme qui se tient »? C'est évidemment affaire d'échelle d'observation !

Il n'en demeure pas moins que, de cet étrange promontoire, sont partis depuis l'Antiquité jusqu'au XXe siècle des fragments d'humanités qui ont fait croire, comme on a pu le penser depuis la fin du XVe que l'Europe a été, mais n'est plus « *die Mitte der Welt* »³ qui pouvait jouir de privilèges panoptiques : on voyait mieux les choses depuis l'Europe, on les comprenait mieux, il y avait plus à voir qu'à être vu, plus à dominer qu'à souffrir. Ce n'est pas par hasard qu'on parle, pour cet ensemble de raisons de *Weltliteratur*⁴. Tout cela est fini, l'Europe a vécu de 1945 à 1989, en tenaille entre l'Amérique et l'URSS et, maintenant, elle est un protectorat américain, en fait sinon en droit, et n'a toujours pas cessé de l'être.

Dans les années d'après-guerre, l'Europe vit dans une atmosphère de « guerre civile intellectuelle ». Les uns tiennent pour la « démocratie » à l'américaine et les autres pour le « communisme » à la soviétique. Autant dire qu'entre l'apparence et l'absurde, le chemin est étroit. Ma génération a connu toutes les stupidités idéologiques et chacun de nous s'est retrouvé orphelin car aucun des modèles n'a fonctionné : « *In seiner Eigenschaft als Verbraucher nimmt der Europäer des Jahrhundertendes seine Stellung im Vakuum wahr. Nicht mehr zur Freiheit ist er verdammt, sondern zur Frivolität* »⁵. Comme dit Sloterdijk, nous sommes dans la frivolité au sens philosophique du terme. La *Weltgeschichte* n'est plus celle de l'Europe comme elle l'était encore pour Jacob Burckhardt dans ses « *Considérations sur l'histoire du Monde* »⁶. L'Europe n'occupe plus une place de protagoniste dans la pièce qui se joue aujourd'hui et Sloterdijk a raison de dire : « *Im Wahrheit ist die Frage nach dem Wesen Europas weder mysteriös noch unbeantwortbar* » (...) « *Welche Szenen spielen di Europäer in ihren historisch entscheidenden Momenten ?* »⁷. D'après Sloterdijk : « *Europa ist somit ein Theater für Imperium-Metamorphosen ; die Leitidee seiner politischen Einbildungskraft ist eine Art Seelenwanderung des römischen Imperiums durch die*

3 Peter Sloterdijk, *Falls Europa erwacht*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1994, p. 7.

4 Ibid. p. 10.

5 Ibid. p. 21.

6 Jacob Burckhardt, *Considérations sur l'histoire du Monde*, Félix Alcan, Paris, 1938.

7 Sloterdijk, op. cit, p. 33.

massgeblichen und geschichtsmächtigen europäischen Völker »⁸. Est européen, en somme, celui qui a contribué à la transmission de l'Empire (*translatio imperii*), c'est-à-dire presque tous, Allemands, Autrichiens, Espagnols, Anglais et Français, mais aussi les Italiens et les Russes. Transmission de l'Empire aidée par la langue latine qui bien que morte subsiste chez l'élite, en tout cas jusqu'au XVII^e siècle. L'idée impériale n'a pas cessé de se transmettre depuis la papauté jusqu'à la première guerre mondiale. Aujourd'hui l'Europe doit trouver une forme d'unité qui ne peut pas et ne doit pas être une reprise, ou plutôt un prolongement, d'une histoire qui a fait tant de mal aux Européens qui ont trop souvent plus rêvé que pensé leur histoire. À un moment où se dessinent de nouveaux empires, l'Europe doit apparaître comme le lieu où l'on pense et où l'on réalise le « Post-Imperialismus »⁹. Comment, dès lors, étudier l'Europe pour fournir une base à ce projet qui consiste à penser autrement? Que signifie penser autrement dans ce contexte? Penser autrement signifie, tout en demeurant pleinement conscient de la mémoire accumulée, de refuser de la prolonger dans ce qu'elle a eu de pire, de refuser de la brandir comme justification du pire, de refuser de croire qu'il y a un destin tracé une fois pour toutes, de refuser que le pire appelle la vindicte au lieu de la réflexion, de refuser enfin que les différences se transforment, par le fait même qu'elles existent, en oppositions rédhitoires.

Les éléments ou facteurs qui ont fait l'Europe sont constitués par la politique, entre autres celle des Etats ; par une dimension spirituelle, celle des religions, et non pas de la religion ; et par les cultures tout autant intellectuelles que matérielles. Ces facteurs modelés et modulés par de multiples historicités projetées sur les grands écosystèmes naturels ou biomes et les grands ensembles morphologiques tels que les plaines, les montagnes et les systèmes mers et littoraux, ont produit finalement divers écosystèmes humains, agraires, urbains et industriels révélateurs de territorialités spécifiques. Les intersections complexes qui se sont nouées, à travers l'histoire, entre facteurs anthropologiques, écologiques et biologiques, ont révélé des « figures de l'Europe », dont des fragments, sous forme d'images persistantes, ont laissé des traces dans la mémoire des hommes de cette partie du monde. Tout cela pour dire qu'il n'y a pas de géographie de l'Europe sans prise en compte de l'épaisseur du temps anthropologique.

Cette épaisseur du temps est assumée par la culture qui se présente sous un double aspect : projection du travail humain à travers la relation sujet-objet pour s'insérer dans le monde matériel, et produits de ce travail qui laissent des traces simultanément dans l'espace et dans la pensée, donc dans la mémoire. Ce que nous appelons la culture européenne n'est rien d'autre que l'ensemble de ces « produits » vécus et transmis par les arts, la littérature et les sciences. La Théogonie d'Hésiode appartient au monde des mythes, mais la carte d'Anaximandre appartient déjà au monde du logos. Le regard d'Hésiode et celui d'Anaximandre ne sont pas opposés, mais complémentaires ; en d'autres termes, chacun d'eux contribue à alimenter la mémoire de la géostructure ou monde géographique

8 Ibid., pp. 33-34.

9 Ibid., p. 49.

matériel. À chaque période de l'histoire, le regard sur la géostructure s'est modifié et la mémoire n'a pas été alimentée de la même manière à propos de la mer, de la montagne, des plaines et des fleuves. Cela veut dire qu'il y a un mécanisme de mémorisation et d'oubli, d'actualisation et de potentialisation dont le processus peut constituer une clé de lecture de l'espace géographique à travers les cultures.

La culture est un rapport de mémoire qui se noue entre les hommes, s'édifie, se développe et s'épanouit grâce à la nature que les hommes s'empressent d'oublier dès qu'elle leur a fourni des moyens de vivre ou de survivre : « *i Veneziani, sopra i pali di larice, hanno edificato chiese e palazzi* ». De la même manière que l'on ne pense pas aux forêts qui ont rendu possible la Piazza San Marco, on oublie, avec la meilleure conscience du monde, la ruralité dans laquelle la culture européenne a puisé ses moyens d'existence. Ainsi, la culture européenne est-elle, dès l'origine, profondément tourmentée par le paradoxe d'avoir produit de la mémoire à partir de l'oubli.

Ce paradoxe est d'autant plus fondamental que « l'Europe n'est pas une expression géographique », mais sans doute davantage la manifestation d'un climat spirituel et intellectuel. Pourtant, aucune formule abstraite, si habile soit-elle, ne parviendra jamais à épuiser un paradoxe, c'est-à-dire à le déplier suffisamment, et Duby, lorsqu'il parle de l'Europe du XIII^e siècle, ne s'y est pas trompé : « *Il est bien vrai que la vitalité urbaine procédait de la vitalité rurale, ce que la ville puisait dans la campagne environnante, matrice généreuse, des immigrants, sa nourriture, et les matières premières qu'élaboraient tous ses ateliers. La source de la fortune bourgeoise se trouvait là parmi les champs. Et les boeufs que l'on plaça, tutélaires, au sommet des tours de Laon, n'étaient-ils pas vus comme un hommage rendu au travail rustique ?* ». Quand bien même les historiens de l'art, nous ont habitués à la méfiance quant à l'interprétation des représentations sculpturales et picturales. Duby est au coeur du paradoxe lorsqu'il écrit : « *Une chose est sûre en tout cas, c'est que l'argent, les innombrables pièces de monnaie qui passèrent de main en main pour édifier les cathédrales, avait d'abord été gagné par la peine, par la fatigue des paysans* ».

De ce monde, dans lequel la campagne, « *une nature que l'homme a façonnée à son service, qu'il a composée de ses oeuvres et emplie de ses tâches (...)* » était tout, ou presque tout, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Guère plus de dix générations nous en séparent ! Que sont deux siècles au regard des millénaires qui nous séparent de la révolution agricole qui a commencé à transformer l'Europe au Néolithique à partir de la Crète d'abord et de la Grèce continentale et des Balkans ensuite ? Moins d'années nous séparent d'Homère et d'Hésiode qu'eux-mêmes ne l'étaient des premiers essais agricoles ! C'est assez dire, malgré les apparences contemporaines, que la ruralité, en d'autres termes la création de la campagne, est « *l'oeuvre humaine accomplie dans la continuité de toutes les générations ; c'est l'oeuvre humaine qui, développée sur le thème naturel des calmes saisons, réalise la conquête du sol, et l'adaptation de la terre aux besoins et aux volontés de l'homme. Labourage et pâturage ; les tâches les plus anciennes et les plus durables (...). Tâches quotidiennes comme le pain et la nourriture (...). Tâches régulières comme le battement des heures et des jours entre le Soleil et la Terre (...). C'est le vieil ouvrage qui n'a jamais cessé depuis les temps d'origine où*

l'homme a reçu communication de son destin de peines et de labeurs ; et c'est l'ouvrage qui durera autant que l'être sur terre »¹⁰. Cette citation de Gaston Roupnel, dont l'emphase peut prêter à sourire, exhale un ruralisme qui nous semble appartenir à un passé révolu, en tout cas en Europe.

Mais c'est là où le paradoxe originel reprend de l'élan et s'élargit au monde : comment l'Europe, très fortement urbanisée et industrialisée, pourrait-elle continuer à vivre si elle ne tirait pas l'essentiel de sa subsistance de son sol? Quelle naïveté de penser qu'il est possible de se passer de la campagne et de renoncer à la ruralité : tout au plus le problème se déplace et les réponses qu'on y apporte sont-elles différentes mais elles n'en demeurent pas moins nécessaires et bien présentes. Si l'Europe actuelle veut toujours nouer un rapport de mémoire avec la culture, elle ne peut s'abstraire de la relation à la nature que celle-ci se développe, ici, en Europe ou ailleurs dans le monde quand bien même, à nouveau, la nature devrait être oubliée. Le monde agraire, plus qu'aucun autre, permet d'appréhender la permanence et le changement. Ces deux termes sont d'une extrême importance car ils constituent sinon un critère, au moins un principe ou une clé de lecture dont on ne saurait se passer. Sous une autre forme, Burckhardt a posé le problème : « *N'oublions pas notre dette à l'égard du passé dont la continuité spirituelle constitue notre bien le plus précieux. (...) L'attitude de chaque siècle en face de cet héritage représente également un phénomène nouveau que la génération suivante devra surmonter et s'incorporer comme un fait historique.* »¹¹. Nous sommes là en présence de deux nouveaux principes ceux de continuité et de discontinuité. Jean-Paul Sartre pensait-il à l'Europe quand il écrivait : « *c'est au sein de l'histoire que la nécessité géographique apparaît. L'histoire est précisément ce par quoi il y a de la nécessité géographique* »? Quelle est donc la figure de l'Europe qui, par-delà ses profils multiples, et d'innombrables discontinuités, révèle des permanences qui fondent néanmoins une identité? Figure spatio-temporelle, figure philosophique aussi - c'est le continent de la métaphysique - mais encore figure politique - c'est le lieu d'origine de la démocratie -, l'Europe, déclinée par une infinité de peuples qui ont tous contribué à la moduler, tel un chant, n'est pas réductible à une représentation simple. Toute tentative d'en cerner les traits demeurera une grossière approximation à laquelle, pourtant, il faut savoir se résigner si l'on veut échapper momentanément à l'incertitude.

Prenons le mot « figure » au sens de la géométrie, science grecque par excellence et donc européenne, et inscrivons le « petit cap » dans un angle dont le sommet pourrait être le cap de Sao Vicente à l'extrémité sud-ouest du Portugal. De ce point extrême, finistère européen, tirons une droite, d'ouest en est, qui traverse la Méditerranée, coupe la Sicile - un des carrefours de l'histoire - la Crète - une des sources de la civilisation européenne - pour atteindre finalement l'ancienne Phénicie devenue la martyre de l'histoire la plus récente sous le nom de Liban. Traçons maintenant, toujours depuis le même cap, une droite vers le nord : elle effleure l'Irlande avant de toucher l'Islande, ce poste avancé des civilisations

10 Gaston Roupnel, *Histoire de la campagne française*, Grasset, Paris, 1932.

11 Burckhardt, op. cit. p. 7.

scandinaves dans l'Atlantique Nord. Dessinons, enfin, la bissectrice de cet angle, ouvert à l'est. Cette bissectrice délimite, grosso modo, deux mondes : l'un méditerranéen et alpin, l'autre atlantique, précambrien et hercynien. Ces mondes opposés, non seulement par leur structure, mais encore par leurs composantes climatiques et biogéographiques ont rythmé, à tour de rôle, le long des siècles, l'histoire européenne dont les traces matérielles se déchiffrent encore dans les trames territoriales : paysages ruraux, semis urbains et réseaux des voies de circulation.

Confrontés à la terre, les peuples, implantés en Europe, ont dû en apprendre le langage dont les éléments constitutifs sont, entre autres, les fleuves, les plaines les passages. C'est à travers des médiateurs culturels différents, que les populations ont appris à parler l'espace, d'où des « paroles géographiques et territoriales » variées : les uns se sont installés le long des fleuves privilégiant ces grandes voies naturelles, d'autres ont préféré coloniser les plaines et les mettre en valeur, d'autres enfin ont choisi de se réfugier dans les montagnes pour en contrôler les passages. Elisée Reclus avait implicitement compris cette « parole géographique et territoriale » lorsqu'il écrivait, il y plus d'un siècle : « *toutefois, il ne faut pas oublier que la forme générale des continents et des mers et tous les traits particuliers de la Terre ont dans l'histoire de l'humanité une valeur essentiellement changeante, suivant l'état de culture auquel en sont arrivées les nations* »¹².

S'il y a langage, il y a sémantique et syntaxe. Le fleuve est au premier chef, source de vie par les eaux qu'il collecte et transporte. Source de vie immédiate bien sûr mais médiata aussi par son potentiel énergétique qui suscite toutes les techniques hydrauliques qui ont régné, sans partage, sur l'Europe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Une carte des moulins à eau révélerait la « domestication » ubiquiste de l'eau. Voies de circulation et de communication fantastiques, les fleuves sont par là même de puissants géniteurs de villes.

La plupart des villes européennes sont localisées sur ou à proximité d'une rivière ou d'un fleuve. Les fleuves, charrieurs d'hommes et de biens, donc aussi d'informations, ont été de grands vecteurs de civilisation quand bien même leur navigabilité différentielle contraignait à de fréquentes ruptures de charge. Obstacle aussi, le fleuve a joué le rôle de limite voire de frontière abusivement qualifiée de naturelle : « *c'est à l'homme seul qu'il est donné, face à la nature, de lier et de délier, selon ce mode spécial que l'un suppose toujours l'autre* »¹³. Facteur d'union, mais aussi de discorde, tout bassin fluvial est un enjeu que les hommes veulent dominer de l'amont à l'aval pour contrôler ses crues d'abord et ceux qui l'utilisent ensuite. Vastes champs de manoeuvres de l'histoire, les plaines sont des espaces ouverts aux migrations, aux grande incursions d'envahisseurs et aux passages massifs des peuples qui cherchent des lieux d'installation, de sédentarisation. Mais elles sont aussi des lieux-foyers, des zones d'agriculture, donc la promesse de greniers bien remplis, ces poches à temps qui sont la condition de la vie, de la survie même. Lieux de condensation humaine, elles ont été soumises à des aménagements qui ont donné cette diversité des

12 Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle, la Terre et les hommes, I. L'Europe méridionale*, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1876, p. 7.

13 Georg Simmel, *La tragédie de la culture et autres essais*, Petite Bibliothèque Rivages, Paris, 1988, p. 159.

paysages ruraux. Support des routes et des grandes infrastructures de transport, on les a emprisonnées, dans les mailles plus ou moins serrées de réseaux multiples. Zones patiemment organisées par les travaux agricoles elles n'ont pas ignoré les travaux de la guerre qui les ont souvent ravagées. Enjeu autant que les fleuves, les peuples européens se les ont disputées avec acharnement.

Point d'articulation entre versants, entre vallées, entre plaines et montagnes, les passages sont les commutateurs de l'histoire déclenchant ou interrompant les relations de toutes sortes. Il y aurait toute une histoire des passages à faire pour comprendre les antagonismes européens qui durent encore aujourd'hui sous des formes renouvelées. La volonté de maîtriser les passages par les routes et plus tard par les chemins de fer a déclenché ces grands aménagements qui, depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à aujourd'hui, n'ont pas cessé de remanier l'organisation territoriale de l'Europe. Les cols constituent probablement les points de passage privilégiés et les enjeux les plus puissants mais qu'on ne s'y trompe pas les ponts n'ont pas été moins disputés : « *Ici paraissent s'opposer à la volonté humaine de raccordement non seulement la résistance passive de l'extériorité spatiale, mais la résistance active d'une configuration particulière, surmontant l'obstacle, le pont symbolise l'extension de notre sphère volitive dans l'espace* »¹⁴.

Entre tous ces paradigmes relatifs aux fleuves, aux plaines et aux passages, les peuples ont opéré des choix conditionnés par leur culture matérielle et spirituelle, choisissant, dans l'élaboration de leur territorialité, de privilégier la relation avec telle ou telle signification des fleuves, des plaines, des passages, des littoraux et des mers. Ces combinaisons ou syntagmes de la « parole géographique » sont les structures profondes qui sous-tendent l'histoire de l'Europe.

Comment, à différents moments de l'histoire européenne les peuples ont-ils « parlé » le langage de la Terre? Qu'ont-ils fait de ces points, lignes et surfaces concrets disposés, là, par la nature et offerts à l'action humaine?

Dans un texte, désormais classique, « *Manière de penser l'urbanisme* », Le Corbusier, dans un raccourci créateur illustré d'un croquis, met en scène les fleuves qui se distribuent de part et d'autre de la bissectrice mise en évidence plus haut : « *Voici une Europe suggérée, rien de plus, avec un bord de mer en haut, un bord de mer en bas, un océan à l'ouest, une mer Noire à l'opposée (...). La pente des eaux a institué des chemins naturels. Hommes et choses descendent naturellement vers les mers* »¹⁵. Le célèbre architecte ne s'embarrasse guère de la terminologie géographique « *bord de mer en haut* » (...) « *bord de mer en bas* » (...) mais néanmoins il voit « juste » et « fort » : « *un jour, le canal Atlantique-Mer Noire peut être creusé, exemple possible d'une voie de passage des matières premières, d'un lieu possible de leur transformation au long de ses rives* »¹⁶. Les bouleversements récents de l'Europe,

14 Simmel, op. cit. p. 160.

15 Le Corbusier, *Manière de penser l'urbanisme*, Editions de l'Architecture d'aujourd'hui, Paris, 1946, pp. 93 et sq.

16 Ibid. p. 95.

conjugués avec les préoccupations environnementales actuelles, pourraient bien dans un futur proche donner raison à ce génial visionnaire. Quoi qu'il en soit, il a parfaitement compris la structure géographique de l'Europe des fleuves que l'histoire n'a pas encore complètement actualisée. C'est bien, en effet, le long de ces chemins naturels que les peuples ont semé, depuis des millénaires, ces points de concentration d'hommes, de choses et d'information que sont les villes. Condensations de civilisations, les villes, pas toutes certes, mais beaucoup, ont cherché les bords de fleuves, de rivières ou leur proximité pour s'alimenter en eau d'abord mais aussi pour circuler, pour déplacer leurs productions et évacuer leurs déchets. Le Tibre n'est-il pas doublement un géniteur de villes d'abord en sauvant les jumeaux de la Vestale condamnés à la noyade ensuite en servant de site à Rome, la ville européenne par excellence? La légende rapportée par Tite-Live se confond avec l'histoire pour donner aux eaux fluviales une place prééminente. Beaucoup de capitales ont investi des sites fluviaux chargés d'histoire : Lisbonne, sur le Tage qui « ouvrit dans le calcaire de l'Estremadura un estuaire large et majestueux, profond et abrité ; qu'après avoir meurtri les hauteurs côtières il les transformât en promontoire de rêve »¹⁷. Vienne, Budapest et Belgrade sur le Danube, Paris sur la Seine, Londres à l'embouchure de la Tamise, Prague sur l'Elbe, Varsovie sur la Vistule. Tous les fleuves européens ont été de puissants géniteurs de villes et à tous on pourrait leur appliquer les vers que Hölderlin dédie au Rhin :

*« Et c'est une splendeur, sitôt après,
Qu'il a délaissé les montagnes, de le voir,
large et paisible, s'avancer dans le paysage allemand,
s'y satisfaire et apaiser sa nostalgie
Par une bienfaisante activité, bâtissant le pays.
O Rhin patriarcal, et nourrissant ses enfants bien aimés
Dans les cités qu'il a fondées. »*¹⁸

Séville, sur le Guadalquivir, hante toujours l'imaginaire européen et Saragosse, sur l'Ebre, rappelle l'histoire contemporaine de l'Espagne. Le Rhône de sa source à la mer n'est qu'un chapelet de villes dont certaines petites ou grandes, telles Genève ou Lyon, se sont illustrées dans l'histoire matérielle ou culturelle. Que dire du Rhin dont les villes innombrables de Bâle à Rotterdam, en passant par Ludwigshafen-Mannheim, Bonn, Cologne et tant d'autres ont inventé par leurs activités l'Europe moderne. La Weser et l'Elbe n'ont pas été en reste avec Brême et Hambourg à leur embouchure. Même puissance créatrice, en matière de ville, pour les grands fleuves russes qu'il s'agisse du Dniepr, du Don ou de la Volga.

L'importance et la signification des fleuves ont probablement été révélées à l'Europe par le monde scandinave dont les poussées migratoires et les raids entre le VIII^e et le

17 Miguel Torga, *Portugal*, Arla, Paris, 1988, p. 150.

18 Friedrich Hölderlin, *Le Rhin*, in *Hymnes, Elégies et autres poèmes*, Flammarion, Paris, 1983, pp. 84-90.

Xe siècles vont faire trembler la chrétienté. Naviguant le long des côtes, remontant ou descendant les fleuves, les Scandinaves vont pénétrer et traverser l'Europe du nord au sud et d'ouest en est : il y aura traditionnellement « la route de l'ouest » et « la route de l'est ». Les Norvégiens furent parmi les premiers à entreprendre les raids des Vikings : opérations rapides et brutales dont l'objectif était de razzier richesses, femmes et bêtes. L'Ecosse, l'Irlande et une partie de l'Angleterre seront soumises. Ils descendront jusqu'à la Bretagne et mettront à sac la ville de Nantes dans l'embouchure de la Loire en 843. Du Zeeland à la Camargue, ils occuperont les îles à l'embouchure des grands fleuves occidentaux. Ainsi ils pouvaient contrôler la navigation côtière et pénétrer l'intérieur des terres en remontant les cours des fleuves et de leurs affluents¹⁹.

De cette manière, ils remontèrent la Loire rayonnant sur tout le centre de la France, sur le sud du Bassin Parisien et de la Bretagne. Les Danois se firent de la remontée des fleuves une spécialité : Bouches de la Weser en 826, de l'Escaut en 841, de la Seine en 911. Désespérant de se débarrasser d'eux, Charles le Simple décida d'abandonner à Rollo (ou Rollon), leur chef, le noyau de la future Normandie. Devenu théoriquement un vassal, Rollo fit respecter l'autorité de Charles le Simple dans l'Ouest de la France. Rouen devint la capitale politique et religieuse du nouveau duché. En envahissant l'Angleterre en 1066, les Normands renouèrent avec leurs traditions ancestrales de l'autre côté de la Manche.

La route de l'est « *austrvegr* » fut ouverte par les Suédois à travers les steppes russes et le long des fleuves. Les Varègues (nom des Vikings suédois) s'aventurèrent d'abord sur les cours inférieur de la Dvina, de la Néva et du Volkhov probablement au début du VIIIe siècle. Ils furent en contact avec les Slaves politiquement inorganisés auxquels ils fournirent très certainement des institutions embryonnaires. A partir du IXe siècles les Varègues descendirent le Don et atteignirent la Mer Noire, d'autres par la Volga et la Caspienne touchèrent la Perse et ses richesses. Ce sont bien les Varègues qui unifièrent l'est de l'Europe par le courant commercial qu'ils établirent entre le Nord et le Sud, entre la Scandinavie et l'Orient. Ils entretenirent des rapports avec Constantinople, la Méditerranée, l'Iran et le Turkestan. Vers la fin du IXe siècle, Oleg (forme russe du norois Helgi) s'installa à Kiev, jetant les bases d'une dynastie et d'un Etat. De la Baltique à la Mer Noire et même au-delà les Varègues contribuèrent beaucoup à l'intégration de ces régions orientales dans l'Europe médiévale. Vikings et Varègues par leur maîtrise de la navigation tant maritime que fluviale et par leur stratégie axée sur la mobilité et le contrôle des points clés ont révélé à l'Europe, quand bien même cela ne se soit pas fait sans violence, l'importance de son réseau fluvial.

Il est indéniable que les fleuves ont largement favorisé jusqu'à la fin du XIXe siècle les relations commerciales en Europe. Certes, la navigabilité n'était pas toujours fameuse et il fallait accepter les étiages comme les crues, les bancs de sable et autres obstacles mais les

19 Lucien Musset, *Le Monde Scandinave*, in *Histoire universelle, de l'Islam à la Réforme*, t. 2, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1957, pp. 1071-1107.

charges transportées étaient adaptées à ces difficultés²⁰. Indéniablement, les ruptures de charge étaient fréquentes et il fallait accepter des durées de transport assez longues mais, en même temps, on récupérait une énergie qui ne coûtait rien. Assez rapidement, on envisagea la création de voies d'eau artificielles, les canaux, pour anastomoser les voies naturelles et créer les conditions d'une continuité. Beaucoup de canaux creusés à la fin du XIXe siècle furent esquissés au Moyen Age. Axes de transport certes mais aussi sources d'énergie et pourvoyeurs de protéines, les fleuves furent exploités par les meuniers et les pêcheurs qui formèrent dans beaucoup de cas des corporations professionnelles importantes à côté des bateliers et des marchands. C'est la Grande-Bretagne avec la révolution industrielle qui, à partir du XVIIIe siècle, s'efforça de creuser des canaux pour relier les rivières et favoriser le transport des matières pondéreuses. La France et l'Allemagne firent des aménagements surtout à partir du XIXe siècle, sauf rares exceptions. Il faut citer les grands aménagements du Rhin, du Rhône et surtout ceux du Danube, fleuve européen s'il en est, par la longueur de son cours et le nombre d'Etats qu'il traverse. En Russie, les fleuves, jusqu'au XIXe siècle, furent le seul système organique de transport. À partir du XVIIIe on substitua les canaux aux portages pour assurer la continuité entre la Baltique et la mer Noire.

Les fleuves n'ont pas servi qu'au désenclavement, ils ont, aussi, été utilisés comme obstacle et fossé, bref on leur a fait jouer le rôle de frontière. L'empire romain, à la mort d'Auguste en 14 après J.C., avait porté le *limes* sur le Rhin et sur le Danube. Au cours du premier siècle, l'annexion de la rive droite du Rhin a sensiblement déplacé le *limes*, de même que l'annexion de la Dacie, du moins en partie, à l'époque de Trajan a permis de contrôler la rive gauche du Danube. Frontière mais surtout ligne de défense, le *limes* a permis longtemps de protéger un empire démesuré qui s'étendait de l'Atlantique à la mer Noire et même au-delà puisqu'il a atteint dans sa plus grande extension le Golfe Persique. Frontière distendue, quasiment impossible à défendre d'une manière efficace, le *limes* sera franchi au cours du Ve siècle après J.C. en divers endroits. Les barbares germaniques qui franchirent le Rhin gelé en 406 profitèrent largement de l'affaiblissement des défenses frontalières.

Au cours de la période médiévale, après l'an mille, le Rhône constituera le support de la frontière occidentale du Saint Empire romain germanique avec le royaume de France. La plupart des fleuves ont été, à un moment ou à un autre, utilisés partiellement ou totalement comme frontière. Au XIVe siècle le Guadiana, dans le Sud de la péninsule ibérique forme frontière dans sa partie inférieure entre l'Espagne et le Portugal. À la même époque, le Danube sépare la principauté de Valachie de la Bulgarie et le Dniepr dans la partie inférieure de son cours délimite le Grand Duché de Lituanie, voisin de l'Empire des Tartares.

La théorie des frontières naturelles, qui émergera au moment de la Révolution française, a exacerbé le rôle frontière des fleuves. On connaît la formule classique qui consistait à mettre la France dans les limites de l'ancienne Gaule. L'utilisation de la théorie des

20 Norbert Ohler, *I viaggi nel Medio Evo*, Garzanti, Milano, 1988.

frontières naturelles par la France révolutionnaire, pour légitimer ses annexions, créera à propos du Rhin, entre autres, des conflits avec les pays germaniques : l'Empire napoléonien ne contrôlera-t-il pas le Rhin jusqu'à son embouchure? L'Alsace-Lorraine constituera la pomme de discorde, par excellence, entre la France et l'Allemagne de 1871 à 1919. Après le traité de Versailles, la démilitarisation de la rive gauche du Rhin constituera un autre problème qui amorcera les prémices de la seconde guerre mondiale. Au moment de la chute du Mur de Berlin, en 1989, puis de la réunification des deux Allemagnes, des inquiétudes se sont manifestées à propos de la ligne Oder-Neisse, malgré la sagesse des gouvernements. Les bassins hydrographiques de l'Europe joueront peut-être un rôle renouvelé au XXI^e siècle sur l'horizon duquel le destin européen commence à se profiler.

Il est sans doute loisible d'affirmer que l'une des grandes questions qui polarisera beaucoup de tensions socio-politiques et socio-économiques, sera celle de l'environnement. Dans cette perspective, les fleuves seront au centre de l'attention. Artères vitales pour l'Europe, les fleuves ne peuvent être laissés sans surveillance ni contrôle global. Il sera nécessaire d'imaginer, comme cela existe, déjà en partie, pour certains fleuves dont le statut est réglé par des commissions internationales, des organismes hautement spécialisés et munis d'instruments hypersophistiqués pour surveiller l'état de santé des bassins hydrographiques. De l'état de santé écologique des fleuves, dépendra l'état de santé des populations européennes. On l'a vu dans le cas d'accidents survenus à Bâle, les régions rhénanes en aval ont été confrontées à des problèmes démesurés qui dépassent les compétences et les possibilités de réaction d'une collectivité locale, voire régionale. Dès lors, les fleuves doivent être auscultés et surveillés en permanence. Par ailleurs, il faut s'attendre, ici et là, à l'émergence de problèmes résultant d'une intense pollution accumulée par deux siècles de révolution industrielle au cours desquels peu de mesures ont été prises. Nous pensons, en particulier, à la situation des embouchures dans lesquelles on est probablement proche d'un état de saturation qui pourrait déclencher des phénomènes dont les conséquences difficiles à prévoir pourraient être catastrophiques. C'est toute l'Europe qui devra affronter ce futur inquiétant et elle devra consentir des coûts d'assainissement qui pourraient dépasser les moyens disponibles.

Toujours, dans la perspective de l'environnement, l'Europe va devoir réévaluer la place qu'elle a, jusqu'à maintenant, accordée à la navigation fluviale. Ce n'est pas parce qu'il s'agit d'un mode de transport lent qu'il est condamné, dans l'exacte mesure où, économe en énergie et peu polluant, il peut efficacement se substituer à des transports routiers lourds. L'Europe, en effet, va devoir retrouver une économie des transports, dans laquelle les combinaisons, et par conséquent les synergies, permettront d'optimiser coûts économiques, coûts sociaux et coûts environnementaux. Les fleuves ont occupé, occupent et occuperont encore une place éminente dans l'Europe car ils ont marqué l'histoire. L'avenir montrera aux Européens qu'ils sont plus étroitement dépendants des fleuves qu'ils ne le pensent et ils devront oeuvrer pour expliciter le meilleur et non le pire des grands systèmes hydrographiques.

La répartition des plaines est fort inégale en Europe : au sud des plaines de faibles dimensions fluviales et/ou subalpines, au Nord de grandes étendues orientées vers l'Atlantique, la mer du Nord et la Baltique auxquelles succèdent les grands horizons de la table russe et de la plaine ponto-caspienne. Sur ces grandes étendues, la dernière époque glaciaire du Quaternaire a préparé les sols à recevoir ultérieurement l'agriculture : « *les sols de nos terroirs se sont créés à partir de ces formations dues au froid.* »²¹. Les civilisations préhistoriques et proto-historiques ont parcouru ces plaines et laissé de nombreuses traces que les archéologues redécouvrent peu à peu. L'occupation néolithique a probablement préféré les plaines aux sols loessiques et fertiles à celles aux terres lourdes plus difficiles à travailler : « *Ainsi les loess de l'Europe centrale furent occupés par une civilisation agraire dite danubienne que l'on retrouve depuis la Hesbaye belge jusqu'à la Moravie en passant par la Hesse, la Saxe, la Bohème* »²². On tend à penser, aujourd'hui, que les structures agraires durables ont été implantées à l'âge des métaux et que « les civilisations agraires postérieures n'auraient fait qu'extrapoler l'oeuvre des Celtes de la Tène ; elles auraient ainsi transporté dans les grandes plaines de l'Est du Bassin Parisien et de l'Allemagne occidentale en des Midlands anglais, le dessin régulier qui n'était qu'un des types celtes »²³.

Voyons d'abord les plaines du monde méditerranéen qui, bien que de faible étendue, n'en ont pas moins joué un rôle souvent important. En Andalousie, la plaine du Guadalquivir, qui s'enfonce comme un coin entre la Meseta et la chaîne Bétique, est une région de contact, un lieu clé, d'abord très romanisée et ensuite très islamisée qui au XVI^e siècle, avec Séville, s'est tournée vers les échanges avec l'Atlantique et les Indes occidentales. La plaine de l'Ebre aride a été du XVI^e au XVIII^e aménagée par des travaux d'irrigation.

En France, le Midi méditerranéen est caractérisée par les petites plaines du Languedoc-Roussillon et par celle du Rhône auxquelles l'irrigation a permis d'ajouter au vignoble d'importantes cultures maraîchères. Là aussi, dans quelques cas, l'irrigation est fort ancienne comme dans le Roussillon, par exemple. En Italie, la plaine du Pô représente les 3/5 des plaines italiennes. Coeur économique de l'Italie, elle est la zone des grandes cultures rémunératrices mais aussi celle des grands centres industriels et tertiaires. Elle est un carrefour dont Milan (Mediolanum) a longtemps assuré le contrôle, sans partage, en tant que passage obligé entre le nord et le sud des Alpes. Plaine où se sont rencontrées aussi les civilisations latines et germaniques. C'est encore dans la plaine padane, que le réseau ferroviaire, médiateur de la modernité industrielle, s'est développé prioritairement.

Sur le versant nord, les plaines subalpines constituent un ruban qui longe les Alpes et les Carpates pour s'élargir ensuite à la hauteur de la Vallée du Prout et du Danube inférieur. Dans cette région très peuplée on trouve le Mittelland qui représente 30% du territoire helvétique, le plateau bavarois avec Munich, la Moravie, la Moldavie et la Valachie. Au centre du dispositif montagneux, délimité par les Alpes proprement dites, les Alpes

21 Max Derruau, *L'Europe*, Hachette, Paris, 1961, p. 20.

22 Ibid., p. 50.

23 Derruau, op. cit. p. 51.

dinariques et les Carpates, s'étale la grande plaine pannonique qui occupe plus des 2/3 du territoire hongrois. C'est le plus vaste bassin intérieur d'Europe Centrale. C'est dans cette plaine que les Magyars venus en partie d'Asie vers le X^e siècle créèrent une organisation politique qui, longtemps, aura à subir le choc entre Autrichiens et Turcs avant d'entrer dans l'orbite des Habsbourg. En ce qui concerne les grandes plaines orientées vers le monde atlantique et nordique, elles se déroulent comme une longue écharpe depuis le Bassin Aquitain, le Bassin Parisien et la Flandre jusqu'à la Russie en passant par la grande plaine germano-polonaise.

Le Bassin Aquitain, marge disputée à la France par l'Angleterre au Moyen Âge, est une région de polyculture qui a connu entre le XIX^e et le début du XX^e siècle un assez fort dépeuplement avant d'entrer dans l'économie moderne. Le Bassin Parisien est une région-clé qui a fait la France en s'appuyant sur la richesse agricole et sur la puissance de Paris capitale vers laquelle tout converge : hommes, routes, voies ferrées, capitaux et biens. Région riche, elle n'a pas manqué d'être menacée ou traversée par les invasions. La dernière en date, celle de 1940 a montré la vulnérabilité de cette région aisément pénétrable. Le couloir étroit formé par la Flandre et les Pays-Bas est une zone d'intense brassage et une région phare de l'Europe du nord-ouest qui subira tour à tour du XV^e au XVIII^e siècles l'influence espagnole et autrichienne. Mais les Pays-Bas du nord, les Provinces-Unies, se verront après de longues luttes reconnaître leur indépendance au traité de Westphalie en 1648. Amsterdam, la Venise du Nord, deviendra alors un centre du commerce mondial et un lieu d'épanouissement de la pensée et de l'art. Région d'incessants aménagements territoriaux pour protéger la terre de la mer ou en gagner sur elle, l'agriculture hyper-intensive se marie aux activités industrielles de pointe et aux activités de service sophistiquées.

La grande plaine du Nord de l'Allemagne, dont la continuité n'est plus contrariée aujourd'hui, par la frontière depuis la réunification, a offert à l'homme des possibilités remarquables d'aménagement. Elle est posée sur un socle ancien, recouvert d'épais dépôts permien et possède des gisements salifères, de potasse et de lignite²⁴. La grande plaine du Nord n'est homogène et monotone qu'en apparence : sculptée tour à tour par la glace et la mer, elle est finalement d'une grande variété. Ses paysages ruraux se partagent, entre l'openfield, partiellement transformé dans l'ex-Allemagne de l'Est et les villages linéaires à grandes lanières (*Wald* et *Marschufendorf*).

La plaine centrale polonaise prolonge la plaine allemande. Bien que l'altitude ne dépasse pas 150 m, on peut observer des accidents morainiques sableux, portant des dunes, parfois recouverts de loess²⁵. Dans les « pradolinny » les tourbières sont fréquentes. Malgré des sols médiocres, l'occupation agricole est assez dense. Ce sont des paysages ruraux d'openfield avec habitat groupé, pauvres en pâturage, mais dont l'activité alterne entre le seigle et la pomme de terre. Poznan, à l'Ouest et Varsovie à l'Est jouent le rôle de métropoles dans cette plaine. Au nord de cette plaine se découpent les croupes baltiques qui peuvent dépasser

24 François Reitel, *Les Deux Allemagnes*, in *Géographie régionale 1, Encyclopédie de la Pléiade*, Gallimard, Paris, 1975, p. 751.

25 Derruau, op. cit. p. 427.

330 m d'altitude.

Dans tout le système de la Table Russe, le « froid quaternaire » a probablement été le plus grand sculpteur des paysages. Là, encore, le travail de rabotage des glaciations a permis la création des sols cultivables. Les matériaux superficiels les plus fins ont été dispersés par le vent et ont donné naissance à ces loess qui ont constitué les roches-mères du Tchernoziom, ces fameux sols noirs, véritable bénédiction pour l'agriculture. Les loess de la plaine aralo-caspienne seraient d'origine aride plutôt que glaciaire. De l'ordre de plusieurs millions de km², ces plaines ne sont pas à l'échelle de l'Europe occidentale et centrale mais à celle de l'Asie. Immense terrain de manoeuvre des hordes nomades d'origine asiatique, ces plaines n'ont pas arrêté les invasions, mais les ont souvent épuisées comme un désert qui absorbe la crue d'un fleuve qui déborde de son lit. Confins de l'Europe ou avant-postes de l'Asie, ces plaines conjuguent simultanément vulnérabilité et invulnérabilité, insécurité et sécurité, faiblesse et puissance. C'est l'histoire qui a révélé, tour à tour, chacune de ces facettes. Qui mieux que Tourgueniev a su rendre compte du caractère grandiose de la steppe?

*« En avant ! En avant ! la steppe est proche.
Quelle vision du haut de cette côte !
Des mamelons labourés de haut en bas s'éploient
en de lentes ondulations : des ravins envahis par
les buissons serpentent entre ces hauteurs ; (...). »*

*« Mais vous avancez toujours, les mamelons
s'abaissent de plus en plus, les arbres se font rares.
La voici enfin la steppe, la steppe immense
et sans limites ! »²⁶*

Découpée à l'extrême, flanquée de péninsules, bordée d'îles, et divisée par des chaînes jeunes, l'Europe est d'une extrême richesse en passages de toutes sortes. Même si les grands espaces, les plaines comme nous l'avons vu, ont permis aux populations européennes de se déployer, les détroits et les cols les ont incités à s'infiltrer, et à s'insinuer partout. Labyrinthe géographique, l'Europe échappe cependant à l'enfermement et stimule la transgression qui est promesse de découverte. Non seulement transgression spatiale, mais aussi et surtout transgression de la pensée. Qui mieux que Dante a exprimé cette double volonté d'aller constamment au-delà de l'horizon et de soi-même !

*« Io e' compagni eravam vecchi e tardi
quando venimmo a quella foce stretta
dov'Ercule seguò li suoi riguardi,
acciò che l'uom più oltre non si metta:*

26 Ivan Tourgeniev, *Mémoires d'un chasseur*, Paris, 1970, p. 563.

*della man destra mi lasciai Sibilia,
dall'altra già m'avea lasciata Setta
«O fratti», dissi, che per cento milia
perigli siete giunti all'occidente
a questa tanto picciola vigilia
dé nostri sensi ch'è del rimanente,
non vogliate negar l'esperienza,
di retro al sol, del mondo senza gente.
Considerate la vostra semenza:
fatti non foste a viver come brutti,
ma per seguir virtute e conoscenza. »*
(Inferno XXVI. 106-120)

Ulysse symbolisa à merveille cette alliance du voyage, de la transgression et de la recherche de passages nouveaux. Ces fameuses colonnes d'Hercule sont, elles-mêmes, symboliques puisque c'est par là que la civilisation arabe déferlera sur l'Europe. En 711, Tarik, qui donnera son nom au détroit de Gibraltar, débarquera en Andalousie. Par cet étroit passage de 12 milles marins l'Islam s'engouffra dans la chrétienté et les Arabes poursuivirent leur marche vers le Nord. C'est Charles Martel qui cassa, à la bataille de Poitiers en 732, leur expansion. L'expédition de Charlemagne en 778 mettra en exergue un autre passage, celui de Roncevaux dans les Pyrénées occidentales. Expédition malheureuse qui inspirera la chanson de Roland, un des premiers À l'extrémité orientale de la Méditerranée, les Dardanelles et le Bosphore, ne jouèrent pas un moindre rôle pour l'Empire Byzantin : Venise, toujours avisée, s'assura dans le partage de 1204, Gallipoli dans les Dardanelles et quelques autres points clés dans la Mer de Marmara. Quant au Bosphore, il fut un point de passage, pour le trafic commercial en provenance de l'Extrême-Orient.

Les relations, entre le sud et le nord de l'Europe, auxquelles Venise a beaucoup contribué par son commerce, au cours de la période médiévale ont révélé l'importance des cols alpins à travers le Frioul en direction de Vienne, par le col du Brenner vers les villes allemandes, par le Saint-Gothard vers les cantons suisses et par le Grand Saint Bernard vers Lausanne, Genève et la France. L'ouverture des routes transalpines, entre le XIIIe et le XIVe siècle, est une conséquence de la fréquentation des foires de Genève et de Champagne par les Lombards qui empruntent le Gothard et le Simplon. Le Gothard, passage européen par définition, a probablement été ouvert au début du XIIIe siècle. En tout cas, il est fait mention de son activité au XIIIe donc assez tôt. Le Simplon connaîtra un développement plus tardif mais très important jusqu'au XVIIe siècle grâce au Valaisan Stockalper, dont le château se dresse encore fièrement à Brigue. Dans les Alpes occidentales, les comtes puis ducs de Savoie seront considérés comme les « portiers des Alpes ». Leur position, des deux côtés de la chaîne, leur donneront tout à la fois la clé des passages, mais aussi des occasions de conflits avec la France. Le Mont Cenis, qui met en contact Chambéry et Turin,

sera pour eux un commutateur de toute première importance. À la fin du XVIII^e siècle, ils aménagent le col de Tende, qui débouche dans la vallée de la Roya, la fameuse route du sel, pour entretenir des relations continues avec Nice et le littoral ligurien. Les cols alpins n'ont pas été que des traits d'union commerciaux mais aussi des enjeux politiques qui ont fait émerger des *Etats de col* dont la Suisse des Waldstätten en 1291 est un exemple-type. Les Escartons du Briançonnais n'ont pas eu, à long terme, la même fortune politique. À la même époque, les peuples qui bordaient cette Méditerranée du nord qu'est la Baltique eurent à s'organiser pour le contrôle des détroits, qui ouvraient sur la Mer du Nord aux relations avec la Hollande et la Flandre. Les passages entre la Baltique et la Mer du Nord seront l'enjeu de conflits entre le Danemark et les villes hanséatiques, Hambourg et Lübeck, entre autres, qui fondèrent l'entrepôt de Wisby sur l'île de Gotland. Cela dit, jusqu'à nos jours, la Méditerranée et la Baltique ont été des lieux de tension pour les riverains dans l'exacte mesure où il leur a fallu échapper à l'enfermement et atteindre la mer ouverte, l'Océan Atlantique. Qui, plus que la Russie, a souffert de cet enfermement commandé au nord par le verrou danois et au sud par le verrou turc? Pierre George, dans un schéma géopolitique, met en évidence trois grandes portes du nord au sud pour l'URSS : la porte Biélorusse, la Porte Ruthène, et la Porte Moldave. À petite échelle, ce sont des couloirs de pénétration vers l'Europe centrale et au-delà vers l'Europe occidentale qui ne sont pas ignorés par les stratèges quand bien même aujourd'hui leur signification est moins chargée de menaces qu'avant la chute du rideau de fer²⁷.

Les grands passages alpins sont au centre de l'actualité. À l'évidence, le Saint-Gothard et le Brenner sont deux commutateurs à l'échelle continentale entre l'Europe du Nord et l'Europe du Sud. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, l'Europe est entrée dans une phase de bouleversements qui n'ont jamais cessé de se télescoper : bouleversements économiques consécutifs à sa reconstruction, bouleversements politiques consécutifs à sa partition Est-Ouest bouleversements sociaux et culturels engendrés par les transformations agricoles, industrielles urbaines. Dans ces conditions, l'espace comme « matière première » et le territoire comme « produit » ont été engagés dans des processus de transformation qui n'ont guère d'équivalent quant à la fréquence et à la rapidité dans les décennies antérieures. L'Europe, tout en se référant toujours aux mêmes paradigmes géographiques, a développé de nouveaux syntagmes qui ressortissent à une autre grammaire, à une autre syntaxe. En d'autres termes la « culture spatiale et territoriale » s'est modifiée : de rurale, elle est devenue industrielle et surtout urbaine. Celle-ci a effacé beaucoup d'antécédents, de repères qui n'ont pas encore été remplacés dans la mémoire collective. En un demi-siècle, l'Europe a oublié, au profit d'une parole économique souvent dévastatrice, une parole géographique qui constituait une part importante de sa culture quotidienne dans la longue durée.

À quoi peut bien servir la conservation du patrimoine naturel et du patrimoine construit si elle ne se double pas d'une culture de l'espace géographique qui soit une progression

27 Pierre George, *L'URSS*, in Géographie régionale 1, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1975, p. 1097.

et non pas une régression? Nous régressons, dès lors que nous ne savons plus parler, d'une manière créatrice, l'espace et le territoire. Notre parole géographique est devenu balbutiante, elle répète plus qu'elle ne crée des modèles représentatifs de l'espace et du territoire. Si l'Europe veut retrouver son identité géographique, elle doit redécouvrir sa mémoire tellurique car il n'y a aucune culture qui puisse être fondée sur l'amnésie. C'est dans ce que les hommes ont fait des fleuves, des plaines, des passages des littoraux et des mers, qu'il y a une chance d'apprendre pourquoi il y a une collectivité européenne. Une géographie possible de l'Europe pourrait être celle qui consisterait à retrouver les déclinaisons des écosystèmes naturels et des morphologies à travers les « cultures » qui ont produit les grands écosystèmes humains dont nous vivons encore, dans une large mesure, des acquis. Sans la mémoire accumulée rien de durable n'est possible. Pour orienter notre futur, il nous faut apprendre à connaître les langages qui ont permis de parler l'espace européen.



(Foto J. Fall)

Claude Raffestin è nato a Parigi nel 1936, nel 1969 diventa professore dell'Università di Ginevra dove ha diretto il Dipartimento di geografia e il Centro universitario di ecologia umana, che ha contribuito a fondare. Ha assunto la carica di vice-rettore dell'Università, è stato membro del Consiglio nazionale della ricerca e della Commissione di urbanismo del Canton Ginevra. Nel 2000 è diventato professore emerito, ha poi continuato a insegnare presso la Facoltà di architettura del Politecnico di Torino e all'Accademia di Architettura di Mendrisio. La sua ricerca si è orientata verso alcuni grandi temi: la territorialità, l'ecologia umana, la storia e l'epistemologia della geografia, la geografia del potere, il paesaggio e il territorio. È autore di centinaia di articoli scientifici e di una decina di libri. Tra questi ricordiamo *Travail, espace, pouvoir* (del 1979, con Mercedes Bresso), *Pour une géographie du pouvoir* (1980), *Nouvelle géographie de la Suisse et des Suisses* (del 1990, curato con J.B. Racine), *Géopolitique et histoire* (1995), *Dalla nostalgia del territorio al desiderio di paesaggio* (2005) e del recente *Géographie buissonnière* uscito nella primavera del 2016.

GEA paesaggi territori geografie, rivista svizzera di geografia in lingua italiana (ISSN 2296-8229) è la pubblicazione di GEA-associazione dei geografi, casella postale 1605, 6500 Bellinzona (CH). Redazione a cura di C. Ferrara. Per contattarci info@gea.ticino.ch oppure c.ferrata@bluewin.ch.

Segretariato Alberto Martinelli, tel. +41 (0)91 6562550, alberto_martinelli@yahoo.it.

GEA paesaggi territori geografie viene anche pubblicata sul sito internet dell'associazione all'indirizzo www.gea-ticino.ch.

Impaginazione e stampa: La Tipografica SA, Lugano